

ANDRÉ MAROIS

BIENVENUE À  
**MEURTRÉVILLE**

LE MOT ET LE RESTE



ANDRÉ MAROIS

BIENVENUE  
À MEURTREVILLE

LE MOT ET LE RESTE  
2021



*À Lyne*



« Il ne faut pas mentir : tout le monde a eu envie de tuer. [...] Moi, j'ai envie de tuer très souvent ; le meurtre, il est dans l'homme. L'homme tue pour manger, il tue pour vivre, il tuerait pour son plaisir s'il n'était pas arrêté justement par ce que l'on peut appeler la civilisation. »

Marguerite Duras  
dans une émission radiophonique enregistrée en 1981

#### NOTE DE L'AUTEUR

Mandeville, son histoire et sa géographie servent de cadre à mon récit. Les personnages, les adresses et l'intrigue de ce roman sont totalement imaginaires.



# JOUR I

– Si vous faites rien, je suis mort.

Réjean accompagne sa phrase d'un geste rapide de la main droite. Il fait mine de se trancher la gorge.

L'intervention coupe net l'élan de la secrétaire, qui s'apprêtait à lire l'ordre du jour du conseil municipal. Elle jette un coup d'œil interrogatif au maire Monier à sa gauche, mais celui-ci n'a pas le temps de réagir.

L'homme qui s'est exprimé, joufflu et rougeaud, se lève sans qu'on l'y invite et s'approche du micro placé à l'avant des chaises pliantes où sont assis une douzaine de spectateurs. Tout le monde connaît Réjean, le garagiste et propriétaire de la station-service de Mandeville, mais on ne l'avait encore jamais vu ici.

– Sois bref, Réjean, lance le maire. Tu dois pas connaître le code Morin, parce que les questions, c'est toujours en fin de séance. Mais bon, je pense pas que tu veux attendre jusque là.

Les sept membres du conseil sont installés en demi-cercle sur la scène qui surplombe d'un bon mètre le plancher de la salle municipale, comme un orchestre sans instruments

s'apprêtant à faire danser les têtes blanches qui forment la majorité de l'auditoire.

Aux murs, des photos des maisons patrimoniales du village et les portraits de tous les maires depuis Séraphin Baril, nommé en 1905, semblent veiller sur l'assemblée.

Réjean se racle la gorge, prend une longue inspiration, consulte un bout de papier sur lequel il a griffonné quelques notes et vide son sac :

– Vous savez qu'on a eu le pire été en vingt ans. Il a plu presque tous les jours. La fréquentation de la réserve a pris une méchante débarque. Il y a eu trois fois moins de visiteurs que les autres années. Mon chiffre d'affaires, c'est une joke. Encore, ça pourrait passer, sauf que je viens de briser mon pont hydraulique. Il était vieux, je l'ai fait réparer une dizaine de fois, mais là, c'est la fin : il s'en va direct à la ferraille. Alors, j'ai besoin d'aide au plus sacrant. La Caisse veut rien savoir, à cause que je suis déjà pas mal endetté. L'automne s'en vient. La saison de la chasse est commencée, mais parti comme c'est là, ça va être aussi pourri que la pêche. Et sans élévateur, je vais refuser les trois quarts des clients. C'est bien simple, si vous m'aidez pas, je suis mort.

Réjean se tait et reste là, les bras pendants, vidé. Il a parlé vite, avec autant de précision qu'il en était capable. Il a dû répéter son discours avant de venir. Maintenant, il attend. Tout est dit. Quêter l'humilie, mais il garde la tête haute, les yeux dans ceux du maire. Il chiffonne le bout de papier dans sa paume moite.

– La Municipalité est pas une banque, remarque Monier.

– Je le sais bien, murmure le garagiste.

Puis, il se reprend en haussant la voix.

– Je veux juste qu'on endosse mon prêt à la caisse! s'exclame-t-il, avec un peu trop de véhémence.

Le maire surveille la réaction de ses conseillers. L'ambiance est lourde.

À l'extrémité gauche de la scène, un homme à la stature imposante lève la main. Bouchard a la voix qui porte, la force de l'âge. Il est surtout propriétaire du seul hôtel-restaurant-bar de Mandeville: L'Original. Quand il prend la parole, on l'écoute et on évite de répondre par une niaiserie.

– On parle de quel montant, ici, Réjean? demande Bouchard.

– Quatre mille...

– Qu'est-ce qu'on peut faire pour lui?

La question s'adresse à Mme Pesant. La secrétaire-trésorière est la spécialiste des finances. Elle participe aux réunions du conseil municipal depuis dix-sept ans et connaît les dossiers sur le bout des doigts. Tout le monde lui fait confiance.

– En théorie, la Municipalité peut cautionner. Mais dans la pratique, on prendrait un gros risque. Si Réjean fait faillite, on se retrouve avec son garage et ses dettes sur les bras.

Les conseillers se consultent du regard. Mandeville n'est pas riche. La commune totalise un peu plus de deux mille habitants et aucune industrie majeure. Chaque commerce compte, car il crée de l'emploi, des salaires, des taxes. Il enracine la population. Les sources de revenu sont multiples et petites – artisans, travailleurs indépendants, agriculteurs. La majorité de l'ouvrage est généré par les forêts, les lacs et les rivières. On vient et on vit ici pour la beauté des paysages, pour leur sauvagerie et leur tranquillité, qu'on trouble avec des VTT. Pas pour construire une grosse cabane au bord d'un plan d'eau. Pas la misère, donc, mais pas l'opulence non plus.

Réjean transpire à grosses gouttes.

– On peut pas régler ça ici, tout de suite, tranche le maire. Il faut étudier le dossier, rencontrer le directeur de la caisse, en discuter...

Un coup sourd l'interrompt. Le conseiller Chevalet vient d'abattre sa paluche comme un battoir sur la table. Personne ne bouge.

– On doit trouver une solution !

Râblé, la soixantaine bien tassée, le visage hâlé, Chevalet est ce qu'on pourrait appeler un retraité actif. Toujours dehors, dans le bois, il loue ses bras forts et adroits à ceux qui en ont besoin. « Y a rien qui remplace l'expérience », prétend-il avec beaucoup de malice dans le regard, surtout en présence d'une belle femme.

– Réjean devrait être une priorité, lance le vieux conseiller. On inscrit son pont hydraulique dans le prochain ordre du jour.

Sa suggestion semble faire consensus, vu les hochements de têtes synchronisés qui animent le conseil municipal.

Chevalet se tourne vers le garagiste.

– On s'occupe de ton dossier.

Le maire enchaîne alors avec les formulations d'usage.

– Ça me prendrait un proposeur et un appuieur.

Bouchard et Chevalet lèvent la main.

– Est-ce que c'est unanime ?

Les deux autres conseillers approuvent. La secrétaire note.

La séance peut poursuivre son cours habituel.

Réjean sourit faiblement et murmure quelques mots qui ressemblent à un remerciement. Il est 19 h 15 lorsqu'il quitte la salle, libéré d'un grand poids. Des mains se tendent pour lui donner une tape d'encouragement. Il les sent à peine.

Mme Pesant reprend sa lecture de l'ordre du jour. Les résolutions sont toutes adoptées à l'unanimité, sans surprise. Aucun point ne représente un enjeu majeur. Après trente-cinq minutes efficaces, on passe à la période de questions. Il n'y en a pas. À 20 heures, la salle est vide. Dehors, la fraîcheur de ce début d'octobre force à se couvrir. Il n'y a pas un chat dans les rues du village. Sans avoir besoin de se concerter, quatre membres du conseil traversent à pied la rue principale pour rejoindre L'Original, à deux cents mètres de là. Ce quatuor constitue le noyau dur de la mairie : le maire Monier, les conseillers Bouchard et Chevalet, et la secrétaire, Mme Pesant. Ils agissent pour le bien commun, en petit comité, efficaces et soucieux. Les vrais problèmes se règlent souvent ici, le premier lundi du mois. Dès qu'ils ouvrent la porte, la musique leur saute à la face. Du gros rock sale, repris à tue-tête par un jeune gars au visage marqué par le soleil et l'alcool. La serveuse les accueille joyeusement et leur sert à chacun une pinte sans demander ce qu'ils veulent : Bud froide pour les hommes, Bud Light pour madame. La salle est sombre, les murs lambrissés sont couverts de panneaux publicitaires de bières canadiennes. La table de billard est déserte. Une femme fixe l'écran géant accroché au fond de la salle, où une partie de mini-golf se dispute sans enthousiasme. Ils s'installent autour de la table la plus proche de la terrasse, les néons verts et bleus du juke-box muet en guise d'ambiance, et se mettent aussitôt à discuter du cas du garagiste. Il faudrait une saison de chasse extraordinaire pour attirer un maximum de clients à la station-service, mais le nombre

de chasseurs diminue chaque année. Les citadins préfèrent maintenant ramasser des champignons ou mitrailler des chevreuils virtuels. Les hommes n'ont plus le goût de se perdre dans le bois. Les régions tirent la langue. Et les saisonniers se moquent bien qu'une école ferme, tant qu'ils ont la paix sur leur petit lac.

Le maire est inquiet. Si le garage fait faillite, ce ne sont pas seulement deux emplois à plein temps qui disparaissent, mais aussi des taxes pour la commune, une destination au centre du village, et de l'animation. Symboliquement, ce serait terrible. Il faut absolument trouver ces quatre mille dollars et éviter le pire. Sauf que la Municipalité ne peut pas déboursier une telle somme. Il reste la Caisse à convaincre, et elle ne changera pas d'avis facilement. Même Desjardins ferme des succursales en région.

Le cautionnement risquerait de créer un précédent : s'ils vont de l'avant pour cause de force majeure, tout le monde voudra l'aide de la Municipalité.

– Si on fait rien, Bishop va s'en servir aux élections, dit Bouchard. Je vous rappelle que c'est dans moins que cinq mois. Il nous checke.

La bière fait du bien dans ces moments de flottement.

– Et ces vacances en France ? demande Monier à Mme Pesant pour changer de sujet de conversation.

La trésorière se redresse, heureuse qu'on lui pose enfin la question. Elle sort sa tablette et commence à montrer les photos de son voyage à Paris. Tous les clichés y passent : la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, le Louvre, Notre-Dame... Les hommes bâillent.

– Ça, c'était vraiment super !

Elle a cessé de balayer son écran et désigne une image de son index. Ils se décrochent le cou pour découvrir des estrades en pierre construites autour d'une scène circulaire. Rien de bien passionnant à première vue.

– C'est les arènes de Lutèce. Philippe Maurice a tué un policier juste à côté en 1979. Et il a été le dernier condamné à mort français, mais il n'a jamais été exécuté : on l'a gracié en 1981.

Mme Pesant s'enflamme. Les autres la dévisagent sans comprendre.

– Pourquoi tu nous parles de ça ?

Elle rit, rougit, explique :

– C'est Lyne qui m'a offert cette visite guidée. Ça s'appelle *Paris meurtrier*. On fait le tour des places où il y a eu des crimes, on a même vu l'atelier où la guillotine a été conçue... C'est vraiment passionnant !

Mme Pesant est une femme à l'allure tranquille, avec ses lunettes à monture de plastique brun, ses courts cheveux blancs toujours bien coiffés et ses tenues beiges.

– Ben quoi ? Regardez-moi pas comme ça, j'ai tué personne ! Puis dites-moi pas que vous lisez pas les faits divers en premier dans le journal ! Ben moi aussi, je suis comme tout le monde, j'adore ça et je m'en cache pas !

Bouchard sourit discrètement. Chevalet hausse les épaules. Monier consulte sa montre. Les femmes sont étonnantes. Chacun écluse son verre. Demain, c'est mardi et il y en a qui travaillent, mais Chevalet le retraité s'offre une seconde pinte.

\*